

# Voix vives

## Lucien Feuillade

C'est par Norge que j'ai connu, lu puis rencontré Lucien Feuillade. L'homme, né en 1913 avait alors 71 ans. Bon pied, bon œil. Il vivait avec Madeleine qui, bonbon elle-même, tenait une boutique de confiserie au bas de la rue Monge. Il se retirèrent ensuite à Fontenay-sous-bois où s'ennuyait cet obstiné piéton de Paris qu'était Lucien.

Si vous cherchez Lucien Feuillade sur la toile, vous trouverez référence d'un ouvrage de souvenirs, *Une vie comme ça* (Quai Voltaire, 1988), un recueil de poésie, *Pour la Cendre d'Hélène* (Gallimard, 1948), diverses contributions à des anthologies de la poésie hongroise dont il assura la versification en français et enfin des références liées au mouvement anarchiste du milieu du vingtième siècle. Rien sur le poète actif et abondant. Aucune trace des treize recueils imprimés souvent à compte d'auteur. De ses recueils inédits distribués manuscrits ou photocopiés aux amis. De ses traductions. D'un de ses deux ouvrages de proses. Il jeta ses poèmes aux vents. Poète impossible mais reconnu des siens et estimé !

Un poète impossible : il fait imprimer trois recueils... sans nom d'auteur ! Un autre... sans titre. Et même un recueil sous pseudonyme - alors que rien ni personne ne l'obligeait à se cacher !

Et dans *Une vie comme ça*, son livre de souvenirs, pas une seule ligne en 205 pages, ne signale que la plus importante, la plus constante affaire de sa vie fut la composition poétique. Or, comme il a publié la presque totalité de ses recueils à ses frais, on peut estimer qu'il tenait à en laisser trace ! Ce que semble orgueilleusement contredire sa devise éditoriale : Ce n'est rien... Contradictions d'un velléitaire ?

Un poète estimé pourtant : Feuillade obtint, m'avait-il indiqué, nombreux honneurs en poésie : le Prix Gérard de Nerval en 1947, le Prix Jean-Paul Toulet en 1965, le Prix de la Société des Gens de Lettres en 1983, le Prix Verlaine en 1984, le Grand Prix de la Maison de Poésie en 1995... Cette guirlande de récompenses signale tout d'abord l'estime dans laquelle les experts de divers jurys tenaient la poésie de Feuillade. Ces divers prix montrent aussi que cet anarchiste déclaré, désintéressé, solitaire obstinément à l'écart du milieu littéraire, revêche et adepte d'un anonymat méprisant pour ses contemporains, ne dédaignait pas des honneurs aussi confidentiels que mal rétribués...



Lucien Feuillade en 1945, gravure.

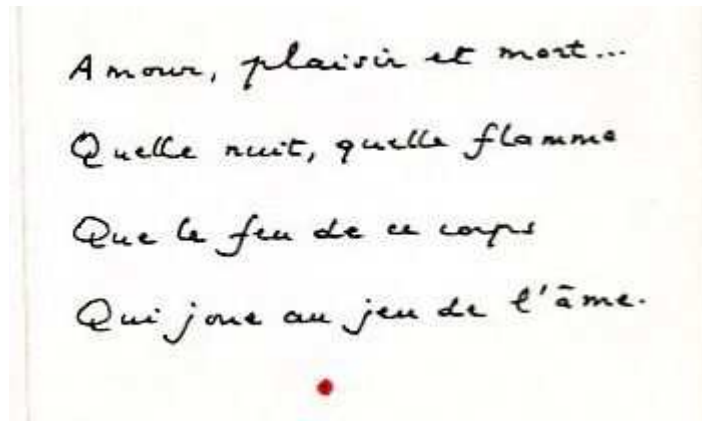
Feuillade faisait des efforts pour ne pas laisser exploser trop vite son caractère atrabilaire. A l'entendre, il vivait en pétard contre tout et tous. Mais à le lire, on découvrait un lyrisme débordant de tendresse, d'humour, de gouaille et... de subtilités ésotériques. Jamais méchant ! Lointain disciple de Villon, il se classait parmi les fantaisistes.

Il chanta les métiers, la ville, l'amour, son deuil d'Hélène et autres blessures, ses proches, les saisons, la légende de Saint Savin, le bleu d'Artois. Un poète décidément lyrique avec, vers la fin de son œuvre, quand il découvrit Guénon et Girard, des allusions maçonniques ou mystiques.

« Je ne suis pas poète, je suis un versificateur ! » répétait-il pour se démarquer des Trissotin au pouvoir médiatique. Il définit son ambition : « Poèmes familiers en vers mesurés et rimés » comme le précise la couverture de *Les Familiers* (recueil anonyme non daté).

Il souhaitait, me confiait-il, utiliser un vocabulaire simple et limité aux fameux 500 mots de Racine, mais son goût pour l'argot lui faisait déborder ces résolutions. Il affectionnait les mètres courts, octosyllabes et hexamètres, les rimes croisées. Il chantait sans se soucier de l'alternance. Son magistral *Auvergnat de Paris* (1979) et, dans une moindre mesure, son *Pour Si peut-être* (1983) sont tous deux constitués d'octains sur trois rimes, la strophe de Maître François. Il pratiquait aussi beaucoup le quatrain – qu'il appelait « carré ».

Quand je l'ai connu, il errait dans les rues et les parcs, solitaire. Il ramenait de ses promenades des couplets qu'il tirait de ses poches et qui me semblent porter sa méditation au rythme de son pas.



**Extraits choisis**  
de quelques poèmes.

**Ouvrages**

**Poésies :**

*Œuvres datées :*

- Pour la Cendre d'Hélène, Gallimard, 1948
- Le Roman de Saint Savin, (sous le nom de Henri Lucien) Ed. Caractères, 1957.
- Fragment d'un Poème en Vers appelé Chant de la Rose, sans nom d'auteur, Subervie, Rodez, 1961
- L'Auvergnat de Paris, Imbert-Nicolas, Niort, 1979
- Ce n'est rien, (en fait sans vrai titre) Imbert-Nicolas, Niort, 1981
- Pour si peut-être, Imbert-Nicolas, Niort, 1983
- Rengaines de la vie, de la mort, Balassi Kiado, Budapest, 1996
- Au bleu soleil d'Artois, Balassi Kiado, Budapest, 1996

*Œuvres non datées :*

- Les Familiars (sans nom d'auteur) - Imprimerie Alençonnaise, 1959 ?
- Poèmes, (sans nom d'auteur) Imprimerie du Marais, Bruxelles, 1962 ?
- Figures sur le Plein, le Vide, les Plis, Imprimerie Vigie de Dieppe, 1977 ?
- Autres Figures sur le Plein, le Vide, les Plis, photocopié... 1980 ?
- Comme un fil... Manuscrit exemplaire unique, 1984

**Proses:**

- Tu Peux Tuer cet homme, choix et traductions, Gallimard, 1950
- Une Vie comme ça, Quai Voltaire, 1988.

Cette bibliographie est probablement incomplète. Les recueils publiés à compte d'auteur portent ironiquement comme mention d'éditeur : 'Ce n'est rien'...

Pour se procurer les minces recueils encore disponibles de Lucien Feuillade, le mieux reste d'envoyer une enveloppe format C5 (16x22, genre pochette cartonnée ou matelassée) préimbrée et libellée à vos nom et adresse à :

Madame Madeleine Feuillade, 6 rue Paul Langevin, 94120 Fontenay-sous-bois.

## **Le Boucher**

On l'appelait tête à claques,  
C'était un petit rougeaud.  
Il découpe la barbaque,  
On l'appelle Monsieur Jo.

Madame à la devanture  
Mes totaux et mon totem  
D'un coup d'œil torche la hure  
Du somptueux louchébem,

Qui soudain sourit aux anges  
Quand d'un petit air dévot  
Mademoiselle Solange  
Lui demande un cœur de veau.

(Les Familiers)

## **Chanson**

Toi qui d'un fil d'indulgence  
A su m'entourer le cœur,  
Fine femme, juste sœur  
De précieuse innocence,

Tu sommeilles et je te vois  
Tendre le miroir qui tremble  
À l'étranger qui ressemble  
À son ombre entre tes doigts.

Ombre, c'est le nom d'automne  
De l'amour, ombre des temps,  
Et d'ombre en ombre il attend  
Ce sourire que tu donnes.

(Poèmes)

## L'Auvergnat de Paris

Sur plus d'un demi-siècle assis,  
Je ne m'y sens guère à mon aise. `.  
Oui, vraiment, c'est bien du souci  
D'avoir le cul entre deux chaises ;  
Demain je vais sucrer les fraises,  
Hier j'étais la fleur des pois.  
De quelque côté que je pèse  
Je fais plus ou moins que le poids.

...

Oui, quel banquet de vent et d'ombre  
Que ce demi-siècle passé  
À divaguer dans les décombres  
D'un monde inutile et glacé.  
Sans recours j'y suis enlacé,  
Je le repousse comme on aime,  
La main tendre et le cœur blessé...  
Monde faux, plus vrai que moi-même.

Monde où les dieux nus du malheur  
Dans la ronde infinie s'avancent,  
Couronnés de flammes, de fleurs,  
Dans la rumeur ou le silence.  
Que chantent les dieux quand ils dansent ?  
Le chant des morts. Mais vif je suis.  
Vif ? Parfois l'orgueilleux le pense  
Lorsque ce qu'il pense le fuit.

Que vivre et mourir dans la grâce  
D'une âme toujours en départ,  
Que la chanson du vent qui passe  
Soient ma profonde et juste part.  
Un demi-siècle et un peu d'art  
M'auront appris celui de vivre.  
Vivre ? C'est le nom du hasard  
Que j'ai trouvé dans le grand livre.

(...)

(L'Auvergnat de Paris)

## **Arbres**

L'arbre écartelé dans le vent  
Se fuit et se rassemble.  
À l'ordre du ciel se levant,  
Le monde tourne et tremble.

Noire est la moitié de l'averse,  
Et blanche l'autre moitié.  
De la terre au ciel la traverse,  
Glaive d'or, un peuplier.

Le doux peuplier de l'âme  
Est de soie le matin  
Le soir il est de flamme  
Et la nuit de satin.

Brassant les flots, le cyprès  
S'est enroulé sur l'orage.  
Maintenant le ciel est sage.  
Patience, ma forêt !  
(...)  
(Rengaines de la vie, de la mort)

## **Il me semble, il me semble...**

Il me semble, il me semble,  
Parfois, je dis parfois  
A voix basse que moi  
Aussi je leur ressemble,

La-haut à ces nuages,  
Que je trouve en marchant,  
La profondeur des champs  
Reflétant mon visage.

Cette bouche, des lèvres,  
Répétant leurs leçons,  
Ne sont que des frisons  
D'espaces et de fièvres

Me disant : tu n'es rien  
Mais va. Quand tu rencontres  
Quelque rien, il te montre  
Le chemin de ton bien.

Tu marches vers la nuit.  
Tout au bord tu t'arrêtes.  
Une lueur secrète  
A peine, à peine luit.

Les grands bois qui prolongent  
Ton passé font une ombre  
Devant toi. Rien n'est sombre.  
C'est que l'ombre est un songe.

(Au Bleu soleil d'Artois)